Document generated on 06/04/2025 8:48 p.m.

Études littéraires africaines

À propos de l'intertexte biblique dans *L'Oeil le plus bleu* de Toni Morrison et *Les Aubes écarlates* de Léonora Miano

Céline Élisa Ngo Mode

Number 52, 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1087073ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1087073ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Ngo Mode, C. É. (2021). À propos de l'intertexte biblique dans *L'Oeil le plus bleu* de Toni Morrison et *Les Aubes écarlates* de Léonora Miano. *Études littéraires africaines*, (52), 143–155. https://doi.org/10.7202/1087073ar

Article abstract

Biblical text has been greatly influenced in the modern society by the novels that relayed it. In this article, our focus will be on the interpretation and adaptation that's been put in place toward biblical thematic and concept / images in connection with novels. We were particularly interested in the presence of the biblical verse in the first novel of the Toni Morrison, L'Oeil le plus bleu *(The Bluest Eye) and in* Les Aubes écarlates*, by Léonora Miano, the last part of her trilogy entitled* Suite africaine.

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

À propos de l'intertexte biblique dans *L'Œil le plus bleu* de Toni Morrison et *Les Aubes écarlates* de Léonora Miano

Résumé

L'influence générale du texte biblique dans les sociétés humaines est illustrée d'une manière particulièrement nette dans les œuvres littéraires qui l'ont relayée. Dans cet article, nous nous intéresserons à l'interprétation et à l'adaptation qui est faite de la thématique et des images propres à la Bible, en étudiant la présence du verset biblique dans le premier roman de Toni Morrison, *L'Œil le plus bleu*, et dans *Les Aubes écarlates*, dernier volet de la trilogie intitulée *Suite africaine*, de Léonora Miano.

Mots-clés : Bible – intertextualité – littérature africaine-américaine – littérature camerounaise – Léonora Miano – Toni Morrison.

Abstract

Biblical text has been greatly influenced in the modern society by the novels that relayed it. In this article, our focus will be on the interpretation and adaptation that's been put in place toward biblical thematic and concept / images in connection with novels. We were particularly interested in the presence of the biblical verse in the first novel of the Toni Morrison, L'Œil le plus bleu *(The Bluest Eye) and in* Les Aubes écarlates*, by Léonora Miano, the last part of her trilogy entitled* Suite africaine.

Keywords : Bible – intertextuality – African American literature – camerounian literature – Léonora Miano – Toni Morrison

Toutes les expressions artistiques – peinture, cinéma, sculpture, etc. – se sont emparées de la Bible, la reproduisant mais aussi la réinterprétant selon les valeurs et les ressentis du moment. Elle a donc été tour à tour objet de critique, de vénération, de réflexion ou encore d'inspiration, et cela se vérifie aussi dans la littérature contemporaine. C'est ce que nous nous proposons de montrer dans *L'Œil le plus bleu* [1] et *Les Aubes écarlates* [2], deux romans qui sont l'expression du regard critique que leurs auteures respectives, Toni Morrison et Léonora Miano, posent sur les sociétés qu'elles ont connues et observées.

Nous tenterons donc ici de montrer l'influence de la Bible, en analysant d'abord la présence de versets bibliques dans les deux romans. Nous nous demanderons ensuite ce que cette présence nous apprend de la prise de position littéraire des deux auteures, ou peut-être seulement ce qu'elle nous révèle d'une dynamique intertextuelle qui permet à la communication littéraire de s'établir en s'appuyant sur des codes narratifs et culturels largement partagés.

Rappelons néanmoins tout d'abord que le découpage de la Bible en versets – qui peuvent présenter une forme prosaïque ou versifiée – est établi par les massorètes au Xe siècle, mais qu'il ne se répand qu'à partir du XVIe siècle. En 1555 paraît l'édition de la vulgate latine publiée par Robert Estienne, lexicographe et imprimeur français : il s'agit de la première Bible complète avec la numérotation des chapitres et des versets, telle qu'on la connaît aujourd'hui. En dépit de cette historicité, le verset est, pour certains croyants, une unité formelle qui revêt une dimension « sacrée », puisque, de leur point de vue, la Bible a été écrite par divers auteurs inspirés par Dieu, avec pour but d'enseigner, de convaincre et de corriger l'Homme [3] afin qu'il puisse accéder au salut, c'est-à-dire à la rédemption de son âme. Pour d'autres personnes, qui partagent ce qu'un essai célèbre de Northrop Frye a appelé le « grand code » [4] mais qui n'adhérent pas pour autant, ou qui n'adhèrent pas de la même manière à la croyance religieuse, la Bible est néanmoins une importante réserve de discours, de termes et de récits qui permettent de se situer dans l'Histoire humaine et dans la modernité, si par ce terme on suppose l'espérance d'un changement.

---

1 MORRISON (Toni), *L'Œil le plus bleu*. Paris : Christian Bourgois, coll. Fictives, 1994, 217 p. ; désormais abrégé en *OB*. Traduction de : *The Bluest Eye : A Novel*. New York : Holt ; Rinehart and Winston, 1970, 164 p.

2 MIANO (Léonora), *Les Aubes écarlates : « Sankofa cry » : roman*. Paris : Plon, 2009, 274 p. ; désormais abrégé en *AÉ*.

3 2 Timothée 3 : 16, *La Bible*, version Louis Segond. Sauf dans un cas, qui sera signalé en note, toutes nos citations bibliques sont empruntées à cette traduction classique, qu'on trouvera notamment sur le site de Bible Hub : https://saintebible.com/lsg/

4 FRYE (Northrop), *Le Grand Code : la Bible et la littérature [1]*. Traduit par Catherine Malamoud. Préface de Tzvetan Todorov. Paris : Seuil, coll. Poétique, 1984, 338 p.

Deux romancières et la Bible

C'est par sa mère, Ella Rama Wofford, que se fait le lien de Toni Morrison (dont le vrai nom est Chloé Anthony Wofford) avec l'héritage culturel et religieux de la communauté africaine-américaine. Très attachée à son église, l'African Methodist Episcopal Church, Ella Rama Wofford y officiait comme chantre dans la chorale. Les grands-parents de Toni Morrison ont aussi joué un rôle dans la transmission orale d'un héritage historique et culturel où se mêlent les traditions importées d'Afrique et celles qui ont été inculquées dans la nouvelle patrie, singulièrement le texte biblique et ses thématiques. L'écrivaine elle-même le souligne : « La Bible ne fait pas partie de ce que j'ai lu mais de ce que j'ai vécu » [5].

Les ancêtres de Toni Morrison, des esclaves Noirs venus d'Afrique et amenés de force en terre d'Amérique, se sont approprié à leur manière la religion du « maître », d'obédience protestante et baptiste. Comme le souligne Steve Gadet :

> Dès l'arrivée des premiers Africains déportés sur le sol américain, la vie religieuse est devenue le moyen de transcender un quotidien mortifère [...] Le culte religieux deviendra un espace de relâchement, de liberté et d'expression unique [6].

Le texte biblique s'impose comme le référent incontournable de la communauté africaine-américaine, servant de fil rouge au cours des siècles à cette communauté en manque de reconnaissance et de repères. S'approprier le texte biblique, c'est, pour les esclaves noirs, un moyen de s'élever au même niveau que les Blancs, de délaisser pour un temps leurs vêtements d'esclave et de s'affirmer en tant qu'Hommes avec une volonté et des aspirations propres. C'est également s'offrir une porte de sortie d'un quotidien difficile et humiliant. Claude Grimal et Françoise Palleau expliquent :

> La Bible était utilisée comme modèle herméneutique, éthique et rhétorique. C'est, en particulier, le parallèle établi entre l'histoire des Noirs et celle de Moïse et de son peuple [7], sans cesse répétée dans les sermons de leurs églises, qui a formé les pensées et les sensibilités. De plus, l'appro-

---

5 Cité par : GRIMAL (Claude), PALLEAU (Françoise), « États-Unis 3 : XXe - début XXIe siècle », in : PARIZET (Sylvie), dir., *La Bible dans les littératures du monde*, vol. 1. Paris : Cerf, 2016, 1241 p. ; p. 841-854 ; p. 843.

6 GADET (Steve), « L'esclavage et la naissance de l'église noire aux États-Unis », *Études Caribéennes*, n°29 (*Mouvements sociaux, d'ici et là, d'hier à aujourd'hui*), décembre 2014, n.p. ; en ligne : https://journals.openedition.org/etudescaribeennes/7229 (c. le 12-12-2021).

7 Dieu s'adressant à Moïse :« Maintenant, va, je t'enverrai auprès de Pharaon, et tu feras sortir d'Égypte mon peuple, les enfants d'Israël » (Exode 3 : 10). Les esclaves noirs s'identifiaient au peuple d'Israël, qui lui aussi avait été réduit en esclavage par les Égyptiens et attendait la venue d'un sauveur pour les en délivrer.

> priation du Livre par le biais de la musique a créé les formes du *spiritual*, du *blues*, etc., et ainsi fourni un élément identitaire original [8].

L'Œil le plus bleu est le premier roman de Toni Morrison. Sorti de presse en 1970 aux États-Unis et plus de vingt ans plus tard en France (1994), il met en scène, dans l'Ohio des années 1940, une fillette, Pecola, qui prie pour avoir des yeux bleus comme son idole Shirley Temple, enfant star de l'époque. Par le biais du regard d'une fillette, l'auteure attire l'attention du lecteur sur le sentiment d'exclusion qui habite la communauté africaine-américaine dans un système ségrégationniste, sentiment qui crée en elle une forme d'aliénation.

Quant à Léonora Miano, on sait qu'elle descend des peuples de la côte camerounaise. Ceux-ci accueillirent les premiers missionnaires [9] fraîchement débarqués sur les rives d'une région où fleurissaient alors des comptoirs européens. Cependant, ce ne fut pas la colonisation qui importa le christianisme dans cette région d'Afrique mais l'appel de la mission. En effet, les premiers missionnaires, des Jamaïcains, ont à cœur d'apporter l'Évangile aux âmes perdues et de les libérer de « l'obscurantisme » en leur apportant la Parole de Dieu. Parlant de la vocation de ceux-ci, Jean-Paul Messina explique :

> Leur élan pour une mission prit naissance durant les luttes abolitionnistes qui sévissaient parmi les chrétiens jamaïcains [10], luttes d'une violence telle que plusieurs d'entre eux émirent le désir de rentrer dans leur divers pays d'origine en Afrique, d'où eux-mêmes, leurs parents ou grands-parents avaient été enlevés [11].

Ainsi, la communauté *douala*, dont Léonora Miano est originaire, a été fortement influencée par le texte biblique du fait de sa proximité avec les premiers missionnaires. Pendant la période coloniale, l'administration allemande dans un premier temps, puis les administrations française et anglaise après la Première Guerre mondiale, ont mis en place une politique d'assimilation, qui passait par l'instruction organisée par les autorités religieuses. On en trouve une trace dans le fait que les première oeuvres de la littérature camerounaise, comme les écrits de Mongo Béti [12] ou

---

8 GRIMAL (Cl.), PALLEAU (Fr.), « Etats-Unis 3 : XXe - début XXIe siècle », *art. cit.*, p. 843.

9 Les premiers missionnaires conduits par Joseph Merrick et Alexandre Fuller arrivèrent en 1842 sur la côte camerounaise.

10 Samuel Scharpe, diacre et prédicateur baptiste, fut l'instigateur d'une rébellion d'esclaves qui éclata après Noël 1832. Réprimée dans le sang, elle fut néanmoins l'évènement qui donna le coup de grâce au système esclavagiste en Jamaïque.

11 MESSINA (Jean-Paul), VAN SLAGEREN (Jacob), *Histoire du christianisme au Cameroun, des origines à nos jours : approche œcuménique*. Paris : Éd. Karthala ; Yaoundé : Éd. CLÉ, coll. Mémoires d'Églises, 2005, 452 p., [24] p. de pl. ; p. 27.

12 MONGO BETI, *Le Pauvre Christ de Bomba : roman*. Paris : Robert-Laffont, 1956, 371 p.

encore de Ferdinand Oyono [13], sont très critiques à l'égard de la religion, que ces auteurs assimilent au monde colonial.

Si, pour ses aînés littéraires, la découverte du texte biblique fut en quelque sorte imposée par le contexte sociopolitique, Léonora Miano le découvre à l'occasion de ses lectures. L'auteure déclare en effet que c'est en lisant la Bible qu'elle s'est imprégnée de ses récits et de son message :

> De nombreux auteurs me sont chers mais je n'ai pas d'idole, ni aucun livre culte. Cependant, il en est un vers lequel je reviens invariablement. Sans être ni culte, ni de chevet, il m'est essentiel [...] Ils [les livres de la Bible] nourrissaient mon imaginaire [14].

Les Aubes écarlates : « Sankofa Cry » de Léonora Miano, paru en 2009, fait partie d'un cycle romanesque intitulé *Suite africaine*. On y retrouve les personnages du premier volet, *L'Intérieur de la nuit* : Ayané, l'héroïne, jeune Afropéenne [15] à la recherche de ses origines, et Epa, qui a été enlevé et enrôlé de force comme enfant-soldat par des troupes rebelles du chef Isilo. Le Mboasu, pays imaginaire qui rappelle les nations africaines, sombre dans la guerre et le chaos ; sa seule chance d'un destin meilleur est la jeune génération à laquelle l'auteure s'adresse.

En toile de fond de ces deux œuvres de Toni Morrison et de Léonora Miano, la traite négrière, bien qu'elle fasse partie d'un passé révolu, reste comme une plaie non cicatrisée, un fardeau que chaque génération porte, avant de le passer à la suivante.

Dans les deux cas, le verset biblique n'est que rarement reproduit tel qu'il figure dans la Bible : il est soit détourné, soit paraphrasé ou réécrit en partie. Les deux auteures manifestent ainsi un respect à l'égard de l'écrit biblique, mais cela ne les empêche pas de prendre de la distance par rapport à celui-ci et de s'en servir avec une relative liberté, comme nous allons le voir.

---

[13] OYONO (Ferdinand), *Le Vieux Nègre et la médaille* [1956]. Paris : 10/18, coll. Domaine français, 2005, 186 p.

[14] MIANO (Léonora), « Mes livres de chevet », *Muze : la revue culturelle au féminin*, n°5, mars 2008, p. 25.

[15] Concept développé par Léonora Miano : « Les "Afropéennes", ce sont ces femmes qui, nées en Europe de parents africains ou antillais, ne sont définies par le regard de l'autre ni tout à fait comme Africaines ni tout à fait comme Européennes – alors qu'elles le sont bel et bien » – TCHAMITCHIAN (Raphaëlle), « Combat d'Afropéennes : Léonora Miano et Eva Doumbia. Femme de combat / combat de femme », *Africultures*, n°100 (*Afropéa : un territoire culturel à inventer*), décembre 2014, p. 196-201 ; p. 198.

Les multiples facettes du verset biblique

Les versets bibliques apparaissent dans les deux fictions comme des éléments essentiels, tantôt par la place qui leur est faite, le lieu en quelque sorte névralgique où ils apparaissent, tantôt par la manière dont ils imprègnent le discours, notamment celui des personnages. Dans tous les cas, ils servent à mettre des mots sur les réalités africaines et africaines-américaines.

En se référant à la pensée d'Antoine Compagnon, qui définit la citation comme la « répétition d'une unité de discours dans un autre discours » [16], Tiphaine Samoyault précise qu'elle est « la reproduction d'un énoncé (le texte cité), qui se trouve arraché d'un texte d'origine (texte 1) pour être introduit dans un texte d'accueil (texte 2) » [17]. Cette pratique intertextuelle, qui existe depuis l'Antiquité, peut faire songer au procédé artistique du collage ; le fait est qu'elle témoigne de l'hétérogénéité du texte d'accueil, en l'occurrence de la polyphonie du genre romanesque. Mais le verset biblique n'est pas n'importe quel intertexte, puisque – que l'auteur citant soit croyant ou non – il garde lorsqu'il est cité une sorte d'aura sacrée, même s'il est alors intégré à un roman profane. Les deux auteures jouent de ce double décalage (dû à l'hétérogénéité en soi, mais aussi à l'autorité particulière de la Bible), parfois pour conférer un caractère inspiré à leur propre énonciation, d'autres fois pour hausser la portée du discours d'un personnage à un niveau plus élevé de généralité.

L'auteure des *Aubes écarlates* a choisi, pour la première de ses deux épigraphes (la seconde est un emprunt à *La Tragédie du Roi Christophe* d'Aimé Césaire), un énoncé que le lecteur identifie aussitôt comme un verset biblique : « Voici que j'ouvre vos tombeaux ; je vais vous faire remonter de vos tombeaux, mon peuple [...] et je vous installerai sur votre sol. / Ezéchiel, 12-14 » (*AÉ*, p. 11). Une rapide recherche suffit à constater que Léonora Miano cite la traduction de la *Bible de Jérusalem*, et en particulier le chapitre 37 du livre du prophète Ézéchiel. Ensuite, une comparaison avec le texte biblique permet de remarquer, d'une part, qu'une partie de l'énoncé (qui comporte trois versets en réalité) a été omise, et que, d'autre part, les trois versets ont été contractés en un seul. Voici les versets originaux :

> 12 C'est pourquoi, prophétise. Tu leur diras : Ainsi parle le Seigneur Yahvé.
> **Voici que j'ouvre vos tombeaux ; je vais vous faire remonter de vos tombeaux, mon peuple,** et je vous ramènerai sur le sol d'Israël.
> 13 Vous saurez que je suis Yahvé, lorsque j'ouvrirai vos tombeaux et que je vous ferai remonter de vos tombeaux, mon peuple. 14 Je mettrai mon

---

16 COMPAGNON (Antoine), *La Seconde Main ou le travail de la citation*. Paris : Éditions du Seuil, 1979, 414 p. ; p. 56.

17 SAMOYAULT (Tiphaine), *L'Intertextualité : mémoire de la littérature*. Paris : Armand Colin, coll. 128. Littérature, 2005, 127 p. ; p. 24.

> esprit en vous et vous vivrez, **et je vous installerai sur votre sol**, et vous saurez que moi, Yahvé, j'ai parlé et je fais, oracle de Yahvé [18].

Dans le texte original, Dieu parle par la bouche de son prophète Ézéchiel. Après le siège de Jérusalem, l'élite juive du royaume de Juda avait été déportée à Babylone par les troupes de Nabuchodonosor II ; le prophète prédit au peuple d'Israël la fin de sa captivité et son retour dans la terre promise qu'il considère comme son territoire. Léonora Miano se réapproprie l'énoncé en supprimant certaines parties du texte d'origine ; certes, le verset 13 était redondant, mais on observe aussi qu'ont disparu toutes les références, pourtant insistantes dans le livre d'Ézéchiel, à l'identité de l'énonciateur. Si ce n'est plus « le Seigneur Yahvé » qui parle, qui est-ce ? Sans autre indication, le lecteur est forcément tenté d'attribuer l'énonciation de ces premiers mots du livre à l'auteure, qui s'adresserait ainsi à ceux à qui le roman est dédié. Celui-ci a été écrit, si l'on en croit cette dédicace, « *dans le souvenir de ceux qui soufflent sur ces pages, et dans l'espérance des fraternités* » (*AÉ*). Cette formule liminaire est un peu mystérieuse, on en conviendra. Le lecteur familier des grands textes de la littérature africaine a certes déjà plus ou moins consciemment fait le rapprochement avec un célèbre poème de Birago Diop qui est devenu un lieu commun dans la mémoire collective, comme en témoigne sa reprise multiple sur la Toile : le poème « Souffles » [19]. Ce lecteur n'a pas tort, mais, à supposer qu'il n'ait pas été en mesure de faire le lien avec le poème de Birago Diop, le verbe « souffler » est un indice qui se serait sans doute de toutes façons éclairé un peu plus loin, lorsqu'il est question des « Exhalaisons » ; tel est en effet le titre d'un prologue présenté en italiques, dans lequel une première personne du pluriel s'exprime en se désignant comme le chœur des victimes de la traite négrière, errant sans sépultures et interpelant le lecteur :

> Peut-être nous entendras-tu, toi dont la conscience ne cesse de remuer l'intangible. Tu pressens, plus que tu ne saurais l'expliquer, que le sens des choses est également au-delà du visible. [...] Si tel est le cas, ne crains pas de comprendre, de rapporter nos propos. [...] Nous ne sommes pas la sève. Nous ne sommes pas l'eau. Nous ne sommes même plus le sang. Nous fûmes tout cela. C'est pourquoi on nous prit, nous : au cœur de la forêt, marchant vers la source, en plein milieu du sommeil... On nous arracha à la terre de nos pères, au ventre de nos mères [...] (*AÉ*, p. 11).

Arrachés à leur quotidien pour devenir esclaves, et morts ensuite, ces errants ne sont jamais arrivés à destination : ils ont péri en mer pendant la traversée vers le continent américain. Dans la postface du livre, Léonora Miano explicite sa pensée :

---

[18] Voir : https://www.levangile.com/Bible-JER-26-37-7-complet-Contexte-non.htm (c. le 24-12-2021).

[19] DIOP (Birago), *Leurres et lueurs : poèmes*. Paris : Présence africaine, 1960 [4e éd.], 83 p. ; p.64-66.

> *Les Aubes écarlates* espère, à sa manière sciemment chaotique, le surgissement d'une nouvelle conscience diasporique. Cela n'est envisageable que dans la mesure où l'Afrique subsaharienne acceptera de prendre la traite négrière en considération comme élément fondateur (*AÉ*, p. 270).

Ces fantômes hantent la conscience des générations présentes, auxquelles ils s'adressent :

> Nous cherchons encore, exigeons à présent : qu'on nous donne la route. Le temps qui a tari les larmes des nôtres n'a rien fait de nous. Notre chair s'est dissoute, laissant par les fonds l'empilement de nos ossements, au large de la forêt, à quelques encablures de la source, et de la couche d'où on nous tira. Ce jour-là (*AÉ*, p. 13).

« L'empilement des ossements » rappelle le passage du chapitre 37 où le prophète Ézéchiel, mentionné plus haut, est sommé par Dieu de parler aux ossements du peuple d'Israël pour qu'ils reprennent vie : « 3 Il me dit : Fils de l'homme, ces os pourront-ils revivre ? Je répondis : Seigneur Éternel, tu le sais. 4 Il me dit : Prophétise sur ces os, et dis-leur : Ossements desséchés, écoutez la parole de L'Éternel ! » (Ézéchiel 37 : 3-4). En faisant référence à un livre prophétique de la Bible, l'auteure donne à sa propre parole une valeur prophétique et, à son écriture, la valeur d'une écriture qui réveille « les peuples sahariens et leurs diasporas » en les unissant à une « matrice commune » (*AÉ*, p. 270).

D'une tout autre nature, les références de Toni Morrison au texte biblique font appel à la mémoire collective de la communauté africaine-américaine. Cette mémoire est inscrite dans son inconscient et réinterprétée à tout-va, en fonction des situations. Dans *L'Œil le plus bleu*, Madame Mac Teer, mère nourricière du deuxième foyer d'une Pecola livrée à elle-même, ajoute un verset biblique à sa plainte d'avoir une bouche de plus à nourrir :

> La Bible dit : il faut nourrir ceux qui ont faim… C'est bien. C'est parfait. Mais moi je ne veux pas nourrir des éléphants… Celui qui a besoin de trois quarts de litre pour *vivre* doit s'en aller d'ici. Il s'est trompé de maison. C'est quoi ici ? Une laiterie ? (*OE*, p. 33 ; l'auteure souligne)

Dans ce passage, le personnage réinterprète, semble-t-il, un extrait du livre d'un autre prophète de l'Ancien Testament, Esaïe : « Partage ton pain avec celui qui a faim, / Et fais entrer dans ta maison les malheureux sans asile ; / Si tu vois un homme nu, couvre-le, / Et ne te détourne pas de ton semblable » (Esaïe 58 : 7) [20].

L'évocation du passage biblique par Madame Mac Teer est faite ici pour mieux s'en désolidariser : elle refuse en effet de jouer le rôle de mère d'accueil pour Pecola. Ce personnage permet à Toni Morrison de s'interroger à propos de la circulation de ce genre de précepte dans la communauté. L'auteure remet en question une piété qui reste feinte, et une communauté

---

[20] La référence n'est cependant qu'une des références possibles. On peut penser aussi à Ézéchiel, 18, 7 et 16 ; et à Mt, 25, 35 et 42.

qui, bien souvent, plutôt que d'ouvrir ses bras, s'érige en juge à l'égard des laissés-pour-compte de la société. Ainsi, dans le roman, toute la famille de Pecola est rejetée par la société, y compris par la communauté africaine-américaine, parce qu'ils sont noirs et pauvres. Ce rejet est souligné par la description de leur espace de vie :

> Il y a une boutique à l'angle de Broadway et de la 35ème Rue, à Lorrain dans l'Ohio. Elle ne se fond pas dans le ciel plombé à l'arrière-plan, elle ne s'harmonise pas avec les maisons grises préfabriquées [...] les piétons qui habitent le voisinage détournent simplement les yeux en passant (*OE*, p. 40).

Mais, souvent, la religion réconforte les Noirs face à un quotidien qui, lorsqu'il n'est pas pénible, est une longue errance sans but défini. La mère de Pecola, Pauline, alors jeune adolescente et souffrant d'un léger handicap, mène une vie banale partagée entre les travaux domestiques et ses rêveries d'une vie palpitante ; l'univers religieux dans lequel elle se réfugie nourrit son imaginaire :

> Ces rêves se développaient en particulier à l'église. Les chants la caressaient, et tandis qu'elle essayait de maintenir son esprit sur le salaire du péché, son corps vibrait dans l'attente d'une rédemption, d'un salut, d'une mystérieuse renaissance qui arriverait simplement sans aucun effort de sa part (*OE*, p. 121).

L'expression « le salaire du péché » cite l'épître aux Romains : « car le salaire du péché, c'est la mort ; mais le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus Christ notre Seigneur » (Romains 6 : 23). Par ailleurs, dans cet extrait, les termes de « rédemption » et de « salut » appuient la référence religieuse, tout comme l'adjectif « mystérieux ». Cette référence à une spiritualité est toutefois mélangée avec des aspirations profanes et même très physiques, puisqu'il est aussi question de caresse et de vibration du corps, ainsi que d'une absence de tout effort. L'idée de la rédemption est ainsi détournée, sinon occultée, non sans provoquer une sorte de contraste ironique entre le texte biblique et la sensualité qui caractérise les rêves de Pauline. Le fantasme de la jeune fille porte notamment sur le personnage de Dieu :

> En général, elle flânait sur la berge du fleuve [...] quand quelqu'un apparaissait avec un regard doux et pénétrant [...] Ce quelqu'un n'avait ni visage, ni forme ni voix ni odeur. C'était une simple Présence, une tendresse absolue avec de la force et la promesse du repos. Cela n'avait aucune importance qu'elle ne sache pas quoi faire, ni quoi dire devant la Présence (*OE*, p. 121).

On notera la majuscule à l'initiale du mot « présence » : elle indique que c'est effectivement de Dieu qu'il est question. Cette image se confond avec une vision idéalisante de l'époux que Pauline attend et qui viendrait la délivrer de son morne quotidien. En faisant référence à l'église, l'auteure nous rappelle l'importance de cet espace autant dans son récit que dans la construction intérieure de l'Africain-Américain. Seul lieu où s'épanouit la

jeune fille, qui pour le reste est confinée à la maison, l'église est un lieu d'enfermement des consciences plutôt que d'épanouissement. Éloignée ainsi de la réalité, Pauline fera finalement des choix qui la condamneront à mener une vie de frustrations, ce qui fait qu'en définitive, effectivement, « le salaire du péché, c'est la mort » : c'est ce qui attend Pauline, qui ira de désillusions en désillusions au cours de sa vie d'adulte.

Les deux cas de figure analysés ici sont très différents l'un de l'autre. On voit cependant qu'il y a remémoration (donc réactivation d'une mémoire partagée), réinterprétation et réécriture du texte biblique par chacune des deux auteures. Avec plusieurs effets semblables : d'abord un effet de consensus (se rassembler autour d'une mémoire culturelle commune) ; ensuite un effet d'enrichissement et d'exhaussement : ce qui est évoqué entre en dialogue avec un texte sacré, à un très haut niveau de généralité (philosophique) mais aussi de mondialité (culturelle), qui leur donne une voix susceptible d'être entendue très largement ; enfin, un effet plus spécifique au discours religieux qui invite au changement ; c'est dans cette position de prophète ou de prédicateur visant l'éveil des consciences de la société que Toni Morrison et Léonora Miano s'inscrivent.

Retrouver la posture prophétique

En mettant en lumière les souffrances et les maux qui minent la société, les deux auteures attirent l'attention sur une jeunesse sacrifiée, qui est finalement la victime de la douloureuse histoire de leurs aînés.

Dans *Les Aubes écarlates*, Epa l'enfant-soldat paye de sa jeunesse et de son innocence les luttes révolutionnaires qui secouent son pays. Cependant, il est choisi par les morts pour transmettre leur message à la société. Pendant son sommeil, il reçoit leur visite, et reconnaît parmi eux Eyia, son jeune frère décédé :

> Eyia se trouvait là, assis au milieu d'un groupe de personnes sans visage. Ils étaient nombreux, installés à même le sol, nus. Eyia s'est adressé à moi d'une voix qui n'était plus celle d'un enfant. Il m'a demandé de l'écouter sans rien dire, en expliquant :
> *– [...] tu dois retourner chez les vivants, et libérer nos frères. Retourne à Sombé [...]* (*AÉ*, p. 68).

Cette scène entre les deux frères rappelle, dans la Bible, celle de Moïse devant le buisson ardent, une représentation de l'Éternel. Les deux personnages de Moïse et d'Epa subissent leur exil et ne semblent pas vouloir y remédier lorsque la parole leur est adressée. Ainsi Dieu s'adresse-t-il à Moïse : « À présent, les cris des Israélites sont parvenus jusqu'à moi et j'ai vu à quel point les Égyptiens les oppriment. Va donc maintenant : Je t'envoie vers le pharaon, pour que tu fasses sortir d'Égypte les Israélites, mon peuple » (Exode 3 : 9). Cette scène, une des plus importantes de l'Ancien Testament, ne fait pas seulement des Israélites un peuple, mais elle en fait

le peuple de Dieu en les appelant, dans le même temps, à sortir d'Égypte, donc à en finir avec l'esclavage.

On retrouve là un symbole cher à la communauté africaine-américaine, mais auquel les nouvelles générations africaines peuvent s'identifier également : Epa, qui endosse le rôle de libérateur de ses frères – des enfants arrachés à leurs familles par le chef de la rébellion, Isilo, afin de les enrôler comme enfants soldats –, est représentatif de cette nouvelle génération à laquelle l'auteure s'adresse. Cette génération est certes encore dans les chaînes d'un système politique et social répressif, mais elle ne doit pas renoncer à sa quête de liberté. Cette reconquête passe par une prise de décision, mais aussi par effort de mémoire : il faut reconnaitre le passé, là où tout a commencé.

La vision qu'a Toni Morrison de la jeune génération est plus sombre. Dans *L'Œil le plus bleu*, elle met en scène le personnage de Pecola, héroïne malgré elle, éternelle victime du système ségrégationniste dans lequel elle a évolué et où son identité est niée. Au contraire d'Epa qui est pris en charge et écouté par Ayané, autre personnage important des *Aubes écarlates*, Pecola livrée à elle-même n'a malheureusement pas les moyens de sortir de cette impasse, dans laquelle elle est enfermée depuis sa naissance. Elle a en effet été abandonnée par ses parents : eux aussi ont été écrasés par cette société qui la rejette et qui ne voit en elle qu'une fillette noire. Lorsqu'elle se fait violer par son propre père, elle tombe dans la folie qui est une sorte de refuge où elle se protège de tous les rejets qu'elle a subis. Claudia Mac Teer, l'amie de Pecola, nous conte sa fin :

> C'était ainsi.
> Une petite fille noire qui brûle d'avoir les yeux bleus d'une petite fille blanche, et l'horreur au cœur de son désir n'a d'égal que le mal de son accomplissement. [...] Elle [...] se réfugiait dans la folie, une folie qui la protégeait de nous parce qu'en fin de compte, cela nous ennuyait (*OE*, p. 217).

Pour Toni Morrison, la renaissance des nouvelles générations passe par une guérison qui doit s'opérer dans le passé. En effet, la folie de Pecola n'est autre que la conséquence de celle de Cholly, son père, que les traumatismes subis dès la naissance ont définitivement détruit :

> Quand Cholly a eu quatre jours, sa mère l'a enveloppé dans deux couvertures et un journal et l'a déposé sur un tas d'ordures à côté de la voie ferrée. Sa grand-tante Jimmy, qui avait vu sa nièce sortir avec un paquet par la porte de derrière, l'a sauvé [...]. Par elle [tante Jimmy], il a appris que sa mère avait quelque chose qui ne tournait pas rond dans la tête. Mais il n'a jamais eu l'occasion de savoir quoi, parce qu'elle s'est enfuie peu de temps après le cuir de rasoir, et, depuis, personne n'a plus jamais entendu parler d'elle (*OE*, p. 141).

On retrouve dans cette séquence une réinterprétation d'une partie de l'histoire de Moïse [21] , dont l'auteure a cependant ôté tout le faste princier. Contrairement au personnage de Moïse, le destin de Cholly a été tout sauf glorieux puisqu'il est finalement mort en prison.

La folie de Pecola comme la violence des jeunes du Mboasu ne sont en fait que la conséquence d'un passé douloureux non exorcisé. Le verset « Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfants en ont été agacées » (Ezéchiel 18 : 2), qui évoque sous forme d'adage le fait que les manquements et les fautes des aînés rejaillissent sur les plus jeunes, est repris sous une autre forme dans les deux textes.

Dans *Les Aubes écarlates*, le personnage d'Aïda reprend explicitement le verset : « Les pères ont mangé les raisins verts, les fils ont mal aux dents… » (*AÉ*, p. 129). Cette Européenne, veuve d'un habitant du Mboasu, a fondé une association qui s'occupe d'enfants abandonnés. Elle manque de se faire assassiner par les jeunes rebelles du fait de sa couleur de peau. Elle plaint cette jeunesse qui ne trouve d'autre réponse, face aux maux qui minent la société, que la violence et le rejet des autres :

> Je les comprends, ces jeunes. Eux aussi paient pour les fautes de leurs anciens, qui ne se sont pas battus, ni pour leur dignité, ni pour leur avenir. Ces aînés qui continuent de les écraser. Dans l'état où ils sont, ce n'est pas la peine de leur expliquer que ce pays est aussi le mien (*AÉ*, p. 129).

Dans *L'Œil le plus bleu*, l'allusion est plus vague, mais la référence aux « péchés du père » est claire. Pauline prie pour ses enfants afin qu'ils ne suivent pas l'exemple de Cholly qui a abandonné ses responsabilités d'époux et de père : « Aux réunions de prières, elle se lamentait et soupirait sur la conduite de Cholly, et elle espérait que Dieu l'aiderait à tenir les enfants éloignés des péchés du père » (*OE*, p. 135). C'est d'ailleurs peine perdue, car ils en seront les victimes. Dans l'un comme l'autre cas de figure, l'évocation de ce verset exprime que quelque chose pèse sur cette génération comme une fatalité. Et pourtant, dans la Bible, le verset où apparaît l'adage des raisins verts exprime au contraire un espoir :

> [2] Pourquoi dites-vous ce proverbe dans le pays d'Israël : Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfants en ont été agacées ? [3] Je suis vivant ! dit le Seigneur, L'Éternel, vous n'aurez plus lieu de dire ce proverbe en Israël. [4] Voici, toutes les âmes sont à moi ; l'âme du fils comme l'âme du père, l'une et l'autre sont à moi ; l'âme qui pèche, c'est celle qui mourra (Ezéchiel 18 : 2).

---

[21] Rappelons que les parents de Moïse ont en effet été contraints d'abandonner celui-ci lorsqu'il était nourrisson, avant qu'il soit recueilli par la fille de Pharaon : « Ne pouvant plus le cacher, elle prit une caisse de jonc, qu'elle enduisit de bitume et de poix ; elle y mit l'enfant, et le déposa parmi les roseaux, sur le bord du fleuve […] La fille de Pharaon descendit au fleuve pour se baigner, et ses compagnes se promenèrent le long du fleuve. Elle aperçut la caisse au milieu des roseaux, et elle envoya sa servante pour la prendre » (Exode 2 : 3,5).

Au contraire, enchaîne aussitôt le texte biblique : « L'homme qui est juste [...] vivra ». Quant au fils, il « ne portera pas l'iniquité de son père, et le père ne portera pas l'iniquité de son fils » (Ezéchiel 18 : 5-9, 20). Prendre la parole, pour les deux auteures, c'est libérer les générations les unes des autres, et prôner, comme le prophète, la possibilité d'une rédemption de l'Homme et des communautés.

***

L'Œil le plus bleu est le premier roman de l'écrivaine américaine Toni Morrison et *Les Aubes écarlates*, le deuxième publié par Léonora Miano. Ces deux romans peuvent être lus comme des fondations pour leurs œuvres ultérieures, et notamment pour une prise de parole à certains égards prophétique au service du devenir de leur communauté : africaine-américaine pour Toni Morrison et africaine et diasporique pour Léonora Miano. Toutes deux se font, selon la formule césairienne, la voix des hommes sans voix, de ceux qui ne sont pas considérés, qui sont mis au ban de la société, ou dont le souvenir a été refoulé. Elles interrogent donc les fantômes du passé, rappellent l'importance du devoir de mémoire qui doit être accompli par la société, non pas sous la forme d'une exaltation, mais en affrontant les réalités de l'histoire collective. Surtout, la référence au texte biblique permet de ne pas rester en quelque sorte englué dans une mémoire à la fois traumatique et non dite : il s'agit plutôt de se faire « un cœur nouveau et un esprit nouveau » (Ezéchiel 18 : 31).

Céline Élisa NGO MODE [22]

[22] Titulaire d'un doctorat soutenu à l'Université de Lorraine le 17 décembre 2020.